

Christian FERRIÉ
Professeur en classes préparatoires
Chercheur associé au Centre de recherche
en philosophie allemande et contemporaine

Max Adler entre Kant et Marx : une synthèse inédite

Max Adler (1873-1937) peut être considéré comme l'intellectuel organique de l'aile gauche du Parti social-démocrate d'Autriche, *Die Sozialdemokratische Partei Österreichs* (SPÖ). C'est en 1930 le diagnostic de Karl Renner, chancelier autrichien de novembre 1918 à juin 1920 : « aujourd'hui dans le Parti, Otto Bauer est au centre, Hilferding et moi à droite, et Max Adler à gauche¹. » La ligne de ces trois tendances est assez claire : la droite réformiste du parti adhère au parlementarisme ; la gauche révolutionnaire maintient l'objectif de la dictature du prolétariat ; le centre, qui veut éviter la scission, prétend que le sobre réalisme politique (*Realpolitik*) et l'enthousiasme révolutionnaire sont unis dans un même esprit². En 1927, Bauer explique rétrospectivement que la guerre et la révolution ont dissout l'« austromarxisme » qui, de toute façon, se définissait avant la guerre non par une ligne politique, mais comme une école de pensée ayant le souci de récuser la critique philosophique du marxisme en s'appuyant sur Kant ou Mach³.

Les associations courantes sont souvent trompeuses. L'autorité intellectuelle de Kant n'est pas mobilisée au début du siècle par les socialistes réformistes qui entreprennent la révision du marxisme à la suite de Bernstein : ce sont des marxistes révolutionnaires qui, contre

1. Max Adler, « Le socialisme de gauche » (1932), *Critique sociale*, 2014, p. 9 de la présentation d'une brochure qui traduit deux de ses textes après avoir fourni une bibliographie à propos d'Adler (p. 12-13).
2. Otto Bauer, « Austromarxismus » (1927), dans Hans Jörg Sandkühler, Rafael de la Vega (éd.), *Austromarxismus*, Frankfurt, Europäische Verlagsanstalt, 1970, S. 51-52. La référence à ce recueil de textes des austro-marxistes sera dorénavant abrégée : *AM*.
3. *Ibid.*, p. 49-50.

l'hégémonie de la référence hégélienne, proposent une synthèse paradoxale de Kant et Marx. C'est vrai d'Adler comme de Bauer, qui récusent en 1905-1906 l'essai « révisionniste » de fonder le socialisme sur l'éthique kantienne en même temps que le refus « orthodoxe » de Kautsky de prendre appui sur la philosophie critique de Kant⁴. Analysant l'évolution du SPÖ de 1904 à 1913, Bauer constate la prise de conscience que l'illusion réformiste se retourne non contre le capitalisme, mais contre le parti et ses députés, alors même qu'il semblait être jusqu'à présent « un modèle pour les révisionnistes de tous les pays » : il prône donc de cultiver l'insatisfaction avec le capitalisme de façon à « espérer non pas une ère de réformes sociales, mais la grande époque de la révolution sociale⁵ ».

L'épreuve de la guerre et l'expérience de la Vienne rouge engendrent des divergences politiques au sein du courant intellectuel de l'austromarxisme. Pour sa part, Max Adler avait refusé tout compromis avec le social-chauvinisme qui a assuré le soutien majoritaire de la social-démocratie à la guerre. Député régional de 1919 à 1921, il peut contribuer à Vienne à la mise en place d'un programme de réformes pédagogiques à Schönbrunn. Mais il ne cède pas pour autant au mirage du réformisme à l'instar du « socialisme de droite » (*Rechtssozialismus*) qui est défendu au sein du Parti. Représentant du *Linkssozialismus*, il n'aura de cesse de fustiger le néo-réformisme⁶. En 1933, Adler récusé la manière dont Bauer présente l'opposition entre socialismes réformiste et révolutionnaire :

Es ist dem revolutionären Sozialismus niemals in den Sinn gekommen, gegen Reformen politischer und ökonomischer Art aufzutreten, da ja der revolutionäre Klassenkampf immer auch diese Reformen als Mittel seiner eigenen Verstärkung gebraucht und verfochten hat, z.B. im Kampf für den Achtstundentag oder für das allgemeine Wahlrecht, etc., und weil schließlich die Frage nicht so steht: Umwälzung der ganzen Gesellschaft oder Reform in der heutigen Gesellschaft, sondern in welchem Geiste auch jede kleinste Reformarbeit gemacht wird. Der Reformismus betrachtet alle Reformarbeit als Stufenarbeit für den Sozialismus, d.h. als bereits schrittweise Verwirklichung desselben

4. *Ibid.*, p. 74-76 (Otto Bauer, « Marxismus und Ethik », article de 1905-1906).

5. Otto Bauer, « Die Gefahren des Reformismus », *Die Neue Zeit*, 32^e année, vol. 1, n° 8, 1913-1914, p. 254-255.

6. Max Adler, « Wie kommen wir zum Sozialismus » (1932), dans Norbert Leser, Alfred Pfabigan (éd.), *Max Adler Ausgewählte Schriften*, Österreichischer Bundesverlag, Wien, 1981, p. 344. La référence à ce recueil de textes d'Adler sera dorénavant abrégée : AS.

[...] *Der revolutionäre Sozialismus sieht dagegen in allen Reformen nur bloße Kampfmittel für das revolutionäre Endziel*⁷.

Le socialisme révolutionnaire se voulant démocratie en lutte contre l'État⁸, Adler défend le principe d'une démocratie sociale ou prolétarienne qui se démarque de la démocratie politique comme système de domination de la classe bourgeoise⁹. Récusant la dissociation entre dictature et démocratie, il prend parti pour une dictature majoritaire du prolétariat qui se démarque de la dictature minoritaire des bolchevistes : tout en reconnaissant l'importance de la révolution en Russie, Adler refuse en effet la transplantation du putschisme et terrorisme russes en Europe¹⁰. Dans le sillage de *La guerre civile en France* de Marx, qui réfléchit en 1871 à l'institution révolutionnaire de la Commune de Paris, ce juriste de formation a l'originalité de penser le cadre institutionnel d'une société solidaire sans État, en se fondant tout particulièrement sur l'expérience de la révolution russe et de la république des conseils dans *Démocratie et système des conseils* (1919), puis dans *Démocraties politique et sociale* (1926).

Il serait légitime d'aborder le marxisme d'Adler sous cet angle-là, sans faire mention de Kant, d'autant que la position prise au lendemain de

7. Max Adler, *Linkssozialismus. Notwendige Betrachtungen über Reformismus und revolutionären Sozialismus*, Karlsbad, 1933, dans AM, p. 218 : « Le socialisme révolutionnaire n'a jamais eu l'idée de s'opposer à des réformes d'ordre politique et économique, car la lutte de classe révolutionnaire a toujours utilisé et défendu ces réformes comme moyen qui sert à sa propre amplification, par ex. lors de la lutte pour la journée de huit heures ou pour le suffrage universel, etc. et, enfin, parce que la question ne se pose pas ainsi : bouleversement de toute la société ou réforme dans la société actuelle, mais dans quel esprit le moindre travail de réforme est effectué. Le réformisme considère tout travail de réforme comme une avancée graduelle vers le socialisme, c'est-à-dire comme étant déjà sa réalisation progressive [...]. Au contraire, le socialisme révolutionnaire ne voit dans toutes les réformes que de simples moyens de lutte en vue du but final de la révolution. »

8. Max Adler, *Parteidiskussion ?* (1932), dans AS, p. 312-314 (« die „Demokratie“ verwandelt sich auf diese Weise [...] in eine Kampfform »).

9. Adler fait cette distinction décisive dans les chap. I et II de *Démocratie et système des conseils* (1919) et dans les § 6-7 de *Démocraties politique et sociale* (1926).

10. Max Adler, *Politische und soziale Demokratie* (1926), dans AS, § 12-13 ; « Die dritte Internationale und wir » (1927), *ibid.*, p. 226-230 ; *Parteidiskussion ?* (1932), *ibid.*, p. 313-315 ; *Unsere Stellung zu Sowjetrußland* (1932), *ibid.*, p. 323-327. Adler prend position contre la bureaucratisation de l'appareil et, donc, pour une démocratie interne au parti (p. 337) grâce à laquelle il est selon lui possible de critiquer la ligne stalinienne (p. 331). Voir aussi *Linkssozialismus* (1933), *ibid.*, p. 243-254.

la guerre détermine sa lecture de la politique kantienne dont le républicanisme est en 1924 interprété comme une approbation de la démocratie sociale. Mais, comme sa position radicale au sein du marxisme révolutionnaire est elle-même déterminée en amont par son kantisme, il me semble préférable de procéder à l'inverse en présentant la synthèse inédite entre Kant et Marx qu'Adler donne à penser à ses compagnons de route dès le début du siècle. C'est d'autant plus nécessaire que l'association paradoxale de ces doctrines hétérogènes semble friser l'éclectisme et l'incohérence du fait que le marxisme révolutionnaire apparaît au premier abord incompatible avec le réformisme de principe d'un Kant réputé libéral dans les cercles marxistes de l'époque. Le kanto-marxisme ne serait-il pas en proie à la contradiction de principe qui existerait entre kantisme et marxisme ?

Le sens politique du kanto-marxisme

Il convient de lever ce *paradoxe* sans céder à la solution de facilité qui consisterait à interpréter la radicalisation d'Adler à l'occasion de la guerre comme une rupture avec son kantisme d'avant-guerre. Cette hypothèse de lecture est intenable. Car le kantisme d'Adler n'a pas plus avant qu'après la guerre servi de caution à une position réformiste. Adler développe en effet son interprétation marxiste de Kant¹¹ en deux temps : dans le contexte du débat sur le révisionnisme de Bernstein au début du siècle, puis dans les années 1920 dans le contexte des débats au sein de la social-démocratie autrichienne à propos de la guerre.

Pour apprécier le kanto-marxisme d'Adler, il convient en premier lieu d'éviter le malentendu qui reviendrait à l'associer au courant « révisionniste » autour de Bernstein : comme Bauer, Adler est en effet résolument hostile à la mobilisation du criticisme kantien par Bernstein pour accréditer sa révision de Marx¹². La coïncidence temporelle entre l'offensive politique des révisionnistes d'une part et d'autre part l'entreprise purement intellectuelle des néo-kantiens, qui entendent compléter le marxisme par l'éthique kantienne, brouille d'autant plus les pistes

11. On pourrait aborder le kanto-marxisme d'Adler en partant de ses travaux sur le marxisme. Adler a consacré plusieurs essais à Marx et au marxisme : *Marx comme penseur* (1908), *Le sens sociologique de la doctrine de Karl Marx* (1914), *Engels comme penseur* (1920), une réflexion sur *La conception marxiste de l'État* comme *Contribution pour distinguer les méthodes sociologique et juridique* (1922).

12. Max Adler, « Zur Revision des Parteiprogramms » (1901), dans AS, p. 23.

que la contre-offensive « orthodoxe » les récuse conjointement : vouloir compléter Marx par Kant, ce serait en fait révolutionner la doctrine marxiste afin de justifier une stratégie réformiste¹³, d'ailleurs tout à fait cohérente avec le réformisme éclairé du Kant historique. Dans ce contexte embrouillé, Adler s'oppose de manière originale à la position orthodoxe par sa tentative de rendre le transcendantalisme kantien fertile pour le marxisme. Il s'agit de montrer qu'au plan de la théorie de la connaissance tout comme de la philosophie pratique, le point de départ apparemment individualiste dans la conscience présuppose une socialité transcendante : les prémisses de la pensée kantienne mènent en toute conséquence au socialisme¹⁴.

Après la guerre, Adler poursuit la synthèse entre marxisme et kantisme en publiant en 1925 deux ouvrages, dont l'un part de Marx et l'autre de Kant. Pour le premier, la continuité de l'entreprise est manifeste : l'appendice des rééditions en 1920 et 1925 de son essai sur *Marx penseur* (1908) reprend pour les amender deux chapitres de *Causalité et téléologie dans le débat pour la science* (1904) qui établissent respectivement « le rapport de Marx à la théorie de la connaissance » et « le caractère transcendantal de l'expérience sociale ». Ayant découplé Marx du matérialisme métaphysique des sciences de la nature, et montré le ressort anti-hégélien de son matérialisme, Adler montre l'accord de principe entre les méthodes de la critique sociale pour fonder les sciences sociales et de la critique de la connaissance pour fonder la science newtonienne

13. Avant Kautsky et Mehring, Plekhanov lance l'offensive contre les révisionnistes autour de Bernstein qui attaque « la phrase révolutionnaire » en abusant de la « phraséologie opportuniste » (un autre nom pour le réformisme au sein des cercles marxistes) : Georgij Plekhanov, « Konrad Schmidt gegen Karl Marx und Friedrich Engels », *Die Neue Zeit*, 17^e année, vol. 1, 1899, p. 133-147. Avançant que la bourgeoisie espère trouver dans la philosophie de Kant l'opium pour endormir le prolétariat, il en déduit que le néo-kantisme est à la mode au sein des classes dominante parce qu'elles y voient une « arme intellectuelle » : de ce fait, il interprète le « retour à Kant » comme un « mauvais signe », celui de « l'esprit opportuniste » qui progresse dans « nos rangs » et explique « l'absence de sentiment révolutionnaire dans les masses opprimées » (p. 147).

14. Sa lecture de Kant converge à cet endroit avec sa problématique de départ. Juriste de formation, Max Adler avait en 1894 soutenu une thèse de doctorat sur Max Stirner qui décrivait le « rapport entre le socialisme et l'individualisme » : l'individualisme de Stirner apparaissait à Adler comme un complément indispensable au concept marxiste d'émancipation. Dans des notes de travail non publiées, Adler défend Stirner contre sa critique par Marx et Engels dans *l'Idéologie allemande*, dont des extraits avaient été publiés par Bernstein en 1903 (voir l'introduction d'Alfred Pfabigan, dans AS, p. 10.

de la nature : le *Capital* qui est, au sens kantien du terme, critique de l'économie politique, propose une analyse logique – en particulier du concept de marchandise – qui trouve son complément dans la fondation transcendantale de la connaissance dans une conscience impersonnelle et désubstantialisée, dans la mesure où la valeur de la marchandise ou de la connaissance n'est pas intrinsèque, comme le fait croire le fétichisme, mais assurée par la relation sociale entre les hommes¹⁵.

La présente étude se concentre sur le second ouvrage qui constitue le texte de référence pour l'analyse de la réception austromarxiste du kantisme par Adler : *Kant et le marxisme*¹⁶ (1925). Quant à sa méthode, il s'agit moins d'une réception du kantisme politique que d'une interprétation de la signification politique du kantisme pour le marxisme d'un point de vue sociologique. Adler ne juge pas utile d'interpréter la politique kantienne :

*Im Ausdruck und in den politischen Nutzenwendungen, also besonders in der konkreten Ausführung der Staats- und Rechtslehre, war diese Philosophie an den Zustand des 18. Jahrhunderts gebunden und zeigt denn auch manche wunderliche Rückständigkeit; aber in ihren Prinzipien hat sie einen neuen richtungsgebenden Standpunkt gewonnen, der dem ökonomisch-politischen Liberalismus ihrer Zeit weit vorausgeeilt war: den Standpunkt eines den einzelnen umschließenden Ganzen, den Standpunkt der Gesellschaft*¹⁷.

Reconnaissant le fait historique que Kant n'a pas été socialiste¹⁸ et excluant « une influence directe de Kant ou Fichte sur Marx et Engels¹⁹ »,

15. Max Adler, *Marx als Denker* [1908], Berlin, Dietz, 3^e éd. rev. et augm., 1925, successivement p. 154, 166 (voir aussi p. 145), 146, 149-150, 156-157 et 164 (voir aussi p. 159).
16. Max Adler, *Kant und der Marxismus. Gesammelte Aufsätze zur Erkenntnistheorie und Theorie des Sozialen* [Berlin, 1925], Norbert Leser (éd.), Darmstadt, Scientia Verlag Aalen, 1975. Cette étude du kanto-marxisme d'Adler fait principalement référence à ce recueil de cinq textes qui rassemble des textes publiés entre 1904 et 1924. De ce fait, la date de parution originale du texte sera précisée en même temps que le titre plus ou moins abrégé en français.
17. *Kant et la sociologie* (1924), p. 207 : « Dans son expression et ses applications politiques, et en particulier dans le développement concret de la doctrine de l'État et du droit, cette philosophie était liée à la situation du XVIII^e siècle et montre par suite nombre d'étonnants atavismes rétrogrades ; mais, dans ses principes, elle a conquis un nouveau point de vue indiquant la voie [révolutionnaire] qui était bien plus avancé que le libéralisme économique-politique de son temps : le point de vue d'un tout abattant l'individu, le point de vue de la société. » (c'est moi qui souligne dans le 1^{er} cas).
18. *Kant et le socialisme* (1904), p. 88.
19. *Les relations du marxisme à la philosophie allemande classique* (1925), p. 138 (voir aussi p. 136).

Adler veut révéler la parenté intellectuelle des doctrines dans le traitement du problème de la relation de l'être humain à son environnement²⁰. Il s'agit donc de faire ressortir (*herausholen*) le contenu de leurs pensées, et non pas de dépasser (*hinausschreiten*) Kant et Marx : le but n'est pas de se détourner de Marx (*Abkehr*), mais de permettre un retour recueilli et approfondi à Marx (*vertiefte Einkehr*²¹) à partir d'un « retour à Kant » qui est tout sauf une régression réactionnaire²². Adler établit la corrélation entre kantisme et marxisme à un double niveau : au plan philosophique, il y a chez Kant une pensée sociale qui permet de concevoir une forme de socialité²³ transcendantale et, donc, de réfuter l'idée même d'un individualisme kantien ; au plan politique, la compatibilité entre pacifisme (kantien) et socialisme internationaliste est attestée par le fait que l'idée kantienne de paix perpétuelle ne relève pas d'un idéalisme utopique.

La socialité transcendantale

Dès 1904, Adler dégage la perspective sociologique qui ressort de la pensée de Kant. Voyant dans la constitution parfaite de l'État la condition du libre développement des facultés humaines (*Ak. VIII, 24*²⁴), Kant conçoit l'être humain comme un « être social » qui ne peut atteindre ses fins dans le monde que par sa volonté : sa philosophie pratique est donc une « philosophie moderne de l'action » (*Tat*) qui permet de relier Kant au socialisme comme phénomène pratique le plus puissant de notre temps²⁵.

20. *Ibid.*, p. 142 (voir aussi p. 138-139).

21. Préface de février 1925, p. xlviii-ix.

22. *Kant et le socialisme* (1904), note 1, p. 76-77 : Adler y lève le malentendu du slogan « Auf Kant zurück ».

23. Le terme d'origine française *Sozialität* est employé par Adler dans *Kant et la sociologie* (1924), p. 214.

24. La référence aux textes de Kant renvoie à l'édition de l'Académie des sciences de Berlin (*Ak.*) : *Kant's gesammelte Schriften* ; 23 vol., Berlin, Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften vs. Deutsche Akademie der Wissenschaften (éd.), Walter de Gruyter, 1912-1999. Citation extraite du vol. 8, p. 23 : la référence est précisée dans le corps du texte en abrégé (*Ak. VIII, 24*) et, si nécessaire, le titre et la date de parution originale le sont en note. Il s'agit ici de la proposition 7 de l'*Idée en vue d'une histoire universelle dans un dessein cosmopolitique* (1784).

25. À la *mémoire d'Emmanuel Kant!* (1904), p. 75-76 ; voir aussi p. 79 (*moderne Philosophie der Tat*).

Kant et le socialisme (1904) circonscrit cette action au plan pratique en se fondant sur l'objectif que Kant reconnaît en 1784 : « *die Erreichung einer allgemein das Recht verwaltenden bürgerlichen Gesellschaft*²⁶. » Selon Adler, toute la pensée politico-sociale de Kant se donne pour objectif de produire une véritable communauté culturelle au sein du peuple : ce qui est le but même du socialisme (*das gleiche Ziel*²⁷). Mais, pour montrer l'identité de but entre le socialisme et Kant, il faut dissiper un malentendu à propos du concept de *bürgerliche Gesellschaft* qui, pour Kant, ne désigne pas la société *bourgeoise*, c'est-à-dire la domination de classe de la bourgeoisie dans la société : Adler distingue en ce sens la *Bourgeoisie* (en français dans le texte) et les citoyens (*Bürger*²⁸). Hostile à la société d'ordres, Kant ne pouvait approuver une telle division de la société en contradiction avec le principe d'une égalité de droit de tous les citoyens effectifs (*wirkliche Bürger*) qui implique une administration *universelle* du droit. Au plan de la politique extérieure, il en résulte une conception cosmopolitique de l'histoire qui permettrait à chacun d'être considéré comme citoyen du monde (*Weltbürger*) à l'égal des autochtones et de se considérer partout dans le monde comme étant dans sa propre patrie : la société civile ou *citoyenne* de Kant est l'idéal auquel aspire le socialisme moderne à travers l'idée d'une fraternisation des peuples. Mais Adler reconnaît une divergence : l'acteur social qui va réaliser cet ouvrage est, pour Kant, le tiers état, c'est-à-dire la bourgeoisie citoyenne considérée comme ordre (*das Bürgertum als Stand*) ; pour le socialisme, c'est au prolétariat d'accomplir ce travail de manière consciemment planifiée.

La convergence entre Kant et le socialisme n'existe pas simplement au plan de la philosophie de l'histoire ou de l'éthique (c'est ce que pensent les néo-kantiens), mais déjà au plan de la théorie de la connaissance où il existe une double relation entre la critique kantienne de la connaissance et le marxisme comme connaissance sociologique. Tout d'abord, il y a une relation indirecte : la distinction kantienne entre la nécessité du processus causal et le devoir-être éthique de la valeur fonde l'idée d'une sociologie comme théorie de la société qui repose non pas sur des jugements de valeur, mais sur une considération objective de la causalité²⁹.

26. Le titre de la cinquième proposition de l'*Idée* de 1784 affirme qu'« atteindre une société civile administrant de manière universelle le droit » est la plus grande difficulté à laquelle le genre humain est confronté (Ak. VIII, 22).

27. *Kant et le socialisme* (1904), p. 86.

28. *Ibid.*, note 1, p. 86.

29. *Ibid.*, p. 89-91. Voir le point 3 : p. 111 (*rein betrachtend, objektiv betrachten*).

Mais il y a surtout une relation directe du fait que la théorie kantienne de la connaissance, qui fonde la validité *universelle* des connaissances scientifiques et éthiques (ou esthétiques), présuppose un concept de vie *sociale* : dans la pensée tout comme dans la volonté, la conscience de soi comme membre du genre humain (*gattungsmäßiges Bewußtsein*) produit une conscience déjà socialisée qui permet de reconnaître la socialisation comme essence de la société³⁰.

Adler montre la présence de la pensée sociale de Kant au plan de la philosophie de l'histoire dans un commentaire de l'*Idée* de 1784 qui établit l'unité de la théorie et de la pratique en montrant de quelle manière le processus historique, objet de la connaissance causale, produit l'idéal (kantien vs. socialiste) qui constitue le but de l'action humaine. Ce moment dernier où l'humanité prend conscience du but objectif de l'histoire et se donne pour tâche de l'accomplir consciemment est le résultat du processus historique lui-même, lequel s'accomplit de lui-même, automatiquement et nécessairement, du fait de la force naturelle des passions humaines, et non pas grâce à la (bonne) volonté consciente des individus : le progrès constant vers une culture toujours plus élevée de la société humaine, c'est-à-dire vers une plus grande solidarité entre les êtres humains, est en effet selon Kant le résultat nécessaire et aveugle des bas instincts, égoïstes, de l'humanité, de sorte qu'ordre et fin (*Ordnung und Zweck*) ressortent sans intervention divine de ce chaos des passions humaines. Le processus historique comme développement qui progresse conformément à une loi causale propre, et non par le fait du hasard, résulterait de la *contradiction* dans les dispositions naturelles du caractère humain entre un être asocial, qui est égoïstement intéressé, et un être social, qui est socialement conditionné : selon Adler, il s'agit de la part de Kant d'une connaissance sociologique de la coexistence de ces tendances opposées et de leur contradiction constitutive comme *forme* de l'action inhérente au genre humain³¹.

Imposant au discours kantien une inflexion *militante*, Adler présente l'antagonisme entre les membres d'une société comme une *lutte* des classes (*Klassenkampf*). L'antagonisme conflictuel (*Widerstreit*) provoqué par l'appétit de pouvoir et d'honneur comme – précise Adler – les actes violents (*Gewalttätigkeit*) et malveillants de l'égoïsme pur contraignent à instituer un ordre juridique et une constitution qui sont

30. *Ibid.*, p. 92-93.

31. *Ibid.*, successivement p. 96-97 et 98-100.

conquis de haute lutte (*erkämpft*) à partir du conflit (*aus dem Streit gewonnen*) :

Das Recht ist ein Triumph der Geselligkeit, der direkt aus dem Streit gewonnen wird. Aber die rohe Gewalt nicht minder wie die trügende Schlaueit suchen auch das Recht zu brechen [...]. Das Recht fordert einen Herrn, eine oberste Gewalt, die imstande ist, die einzelne Willkür zu nötigen, damit jeder in seiner Freiheit gesichert sei. So verfestigt sich, wieder durch die Not getrieben, der bloße Rechtszustand in eine Staatsgewalt. Allein Herrscher und Richter, die das Recht hüten sollen, sind selbst Menschen und daher stets bereit, ihr Amt ihren Machtgelüsten zu opfern. Ist der Mensch ein Tier, das den Bändiger noch dringender erfordert. Daraus entsteht nun eine beständige Unruhe in den historischen Regierungs- und Verfassungsformen, die unausgesetzt zu neuen Bildungen treibt, durch die die Willkür der Herrschergewalt beständig eingeengt und eine Verfassung erkämpft wird, die immer sicherer einen größeren Kreis der Freiheit und damit der Geselligkeit erobert, bis endlich das Ziel erreicht wird, welches Kant das größte Problem der Menschengattung nennt: „die Erreichung einer allgemein das Recht verwaltenden bürgerlichen Gesellschaft“³².

Confronté au problème de Kant, qui postule un maître qui se maîtrise lui-même (Ak. VIII, 23), Adler invente un dompteur qui dresserait l'animal au pouvoir en lui extorquant le respect constitutionnel de la liberté (des citoyens) par une lutte incessante contre son appétit de pouvoir dominateur et contre l'arbitraire de sa violence despotique (*Willkür der Herrschergewalt*). Dans *Kant et la paix perpétuelle* (1924), Adler explique plus nettement encore comment les avancées historiques résultent d'une réaction (naturelle) d'autodéfense contre les violences,

32. *Ibid.*, p. 101-102 : « Le droit est le triomphe de la sociabilité qui est obtenu directement à partir du conflit. Mais la violence brutale tout autant que la ruse trompeuse cherchent en même temps à briser le droit [...]. Le droit exige un maître, un pouvoir suprême capable de briser l'arbitraire individuel et de le soumettre à une volonté générale pour garantir à chacun sa liberté. Mais souverains et juges qui doivent protéger le droit sont eux-mêmes des êtres humains, prêts par conséquent à sacrifier leur fonction à leurs appétits de pouvoir. Si l'homme est un animal qui nécessite un maître, le maître est tout autant un animal qui a besoin de manière encore plus pressante d'un dompteur. Il en résulte une constante agitation dans les formes historiques de gouvernement et de constitution qui pousse de manière incessante à de nouvelles formations par le moyen desquelles l'arbitraire du pouvoir souverain est constamment réduit et est imposée par la lutte une constitution qui conquiert une sphère plus grande de liberté et par conséquent de sociabilité garantie de manière toujours plus grande jusqu'à ce que le but soit finalement atteint que Kant appelle le plus grand problème du genre humain : "atteindre une société civile administrant le droit de manière universelle" » (Ak. VIII, 22).

qui aboutit à limiter le pouvoir absolu du souverain et son appétit de guerre :

Indem nämlich die Ungeselligkeit fortwährend durch Gewalt, Raub, Unterdrückung und Ausbeutung die menschliche Gesellschaft bedroht, zwingt sie die dadurch Geschädigten zur Abwehr und treibt so stets höheren Formen der Geselligkeit hervor: so entstehen Rechtszustände als Abwehr der Gewalttätigkeiten einzelner, so eine starke Staatsgewalt, um die Macht der vielen kleinen Herren zu brechen, so der Konstitutionalismus, um die Macht des absoluten Herrschers einzuschränken. Und so erwächst auch aus dem Kriege schließlich der Bund der Völker, der ihn beseitigt³³.

Adler reconnaît ainsi les effets positifs de ce qu'il appelle, par une inversion significative de la formule kantienne (VIII, 37), « l'insociabilité sociale » : atteindre le but suite aux guerres entre États pré suppose de nouvelles révolutions qu'il faut souffrir (*erleiden*) ou supporter (VIII, 25³⁴). En 1924, Adler semble plus sensible à l'invocation par Kant des souffrances qui résultent de la guerre. Là où la référence à l'antagonisme kantien lui semblait en 1904 permettre une *humanisation* de la dialectique en accord avec la rupture de Marx avec la forme métaphysique de la dialectique hégélienne³⁵, l'inhumanité de la Grande guerre le pousse en 1924 à abandonner le motif d'un processus historique humain :

Diese gesellige Ungeselligkeit wirkt nun in aller Geschichte als der treibende Antagonismus [...]. Dieser Antagonismus bei Kant ist der Vorläufer des großen Begriffes der Dialektik des gesellschaftlichen Lebens, den Hegel wieder mystifiziert hat und Marx schließlich soziologisch fundiert hat³⁶.

Par opposition avec la mystification idéaliste de Hegel qui croit l'histoire dominée par une Idée de la raison, Kant permet avec Marx de

33. *Kant et la paix perpétuelle* [1924], p. 225-226 : « Parce que l'insociabilité menace continuellement la société humaine par la violence, le vol, l'oppression et l'exploitation, elle contraint ceux qui sont lésés de son fait à se défendre et pousse ainsi à produire des formes toujours supérieures de sociabilité : ainsi naissent des états juridiques comme défense contre les actes violents des individus, puis un pouvoir d'État fort pour briser la puissance des nombreux petits maîtres, et le constitutionnalisme pour limiter la puissance du souverain absolu. Et, de même, de la guerre ressort finalement l'Alliance des peuples qui la fait disparaître. »

34. *Ibid.*, p. 226 (1924). Voir p. 105 (1904).

35. *Kant et le socialisme* (1904), p. 107.

36. *Kant et la paix perpétuelle* (1924), p. 225 : « Cette insociabilité sociale agit pendant toute l'histoire comme antagonisme moteur [...]. Cet antagonisme chez Kant est le précurseur du grand concept de la dialectique de la vie sociale que Hegel a de nouveau mystifié et que Marx a finalement fondé sociologiquement. »

penser que les hommes font eux-mêmes leur propre histoire en réalisant le but de l'histoire sans le vouloir ni le savoir dans la mesure où la téléologie de l'histoire s'accomplit malgré eux à travers la causalité même de leurs actions, dont la loi historique leur échappe³⁷. Marx ayant mis au jour les conditions économiques du déroulement causal de l'histoire de l'humanité que Kant avait reconnu en 1784 (*Ak.* VIII, 17), la convergence de leurs analyses permet à Adler de récuser la critique que les marxistes orthodoxes adressent à Kant de défendre une métaphysique idéaliste pour en faire en revanche le reproche à Hegel. Contrairement à la ruse hégélienne de la raison, le concept kantien de « dessein de la nature » (*Naturabsicht*) n'a pas de signification métaphysique selon Adler dans la mesure où la vision du monde est inféodée chez Kant à la science.

Au contraire de Hegel dont la téléologie métaphysique présuppose un sens de l'histoire (*Sinn der Geschichte*), Kant conçoit – comme Marx à sa suite – une connaissance proprement scientifique de l'histoire dont la causalité engendre un but de l'histoire (*Zweck der Geschichte*) qui est dépourvu de tout sens métaphysique. Là où le français « sens » a le double sens de *signification* et de *direction*, l'allemand permet plus facilement – à Adler – de concevoir un but dépourvu de sens, une téléologie scientifique libre de toute mystification métaphysique, en discernant sémantiquement le sens comme signification (*Sinn*) du sens comme direction (*Richtung*). C'est que le but de l'histoire peut faire sens pour les hommes d'une manière autre que théologique ou morale. C'est la dimension de l'idéal politique (ou socio-politique) qui n'a rien de métaphysique puisque cet idéal reconnaît que le but immanent à l'histoire est souhaitable tout autant qu'inévitable :

*Die obersten politischen Ideale Kants, nämlich der Begriff einer allgemein das Recht verwaltenden bürgerlichen Gesellschaft, des allgemeinen Völkerbundes und des ewigen Friedens, die zugleich ebenso viele Ideal des Sozialismus sind, werden so bei Kant gleichfalls Resultate einer notwendigen Entwicklung, da sie ja, wie wir sahen, nur verschiedene Richtungen eines und desselben antagonistischen Prozesses sind*³⁸.

37. *Kant et le socialisme* (1904), p. 108.

38. *Ibid.*, p. 110-111 : « Les idéaux politiques suprêmes de Kant, à savoir le concept d'une société civile administrant le droit de manière universelle, d'une Alliance universelle des peuples et de la paix perpétuelle, qui en même temps sont tout autant d'idéaux du socialisme, deviennent ainsi chez Kant d'eux-mêmes des résultats d'un développement nécessaire puisqu'ils ne sont en fait que différentes directions d'un seul et unique processus antagoniste. »

La convergence des conceptions kantienne et marxienne de l'histoire s'opère donc à un triple niveau : connaissance scientifique de la *nécessité causale* du processus historique ; reconnaissance d'un *but* de l'histoire qui ressort de la causalité efficiente ; interprétation de ce but nécessaire comme un *idéal* à poursuivre consciemment. En concevant le but objectif de l'histoire comme un idéal à réaliser, Kant aurait répondu par avance à l'objection faite au marxisme de la contradiction qu'il y aurait à admettre un idéal alors même que le processus historique est de toute façon causalement nécessaire : au cours du temps, la nécessité aveugle de l'histoire se transforme en un devoir-être qui fait sens (*sinnvolles Soll*) ; reconnaissant la valeur du dessein poursuivi par la nature, l'être humain peut par suite prendre conscience du but à atteindre et la volonté humaine planifier consciemment la réalisation du but de l'histoire. Adler contredit donc l'interprétation idéaliste qui croit l'évolution sociale tributaire de la bonne volonté des hommes : c'est bien plutôt la conscience éthique qui évolue en raison du progrès socio-politique que permettent les luttes contre l'injustice sociale³⁹.

Il est significatif qu'Adler préfère employer le terme « éthique », dans sa formulation kantienne (*ethisch*) ou hégélienne (*sittlich*), plutôt que le terme « moral ». C'est que l'éthique kantienne n'est pas pour lui une doctrine de la vertu individuelle, mais la reconnaissance sociologique d'un devoir social qui ressort de la conscience individuelle du lien social et, donc, d'une obligation sociale : pour la conscience éthique d'appartenir au genre humain (*gattungsgemäß*), l'impératif catégorique de participer à la dynamique de développement qui constitue la dialectique de la vie historique prend la forme d'un rapport social qui constitue, pour un être pensant, la forme de sa socialisation effective (*Vergesellschaftung*⁴⁰). Adler s'oppose de la sorte à l'interprétation moraliste de l'impératif catégorique : la loi naturelle de la volonté pure, qui est d'agir de manière tout naturellement sociale, montre que l'impératif catégorique ne s'adresse pas à la bonne volonté d'un individu isolé, mais constitue la conscience pratique du lien social d'une pluralité de sujets qui agissent en corrélation ; produit par les contradictions objectives de la société, la conscience éthique engendrée par l'évolution sociale devient un moyen du progrès socio-politique. Loin de viser à moraliser un individu, l'impératif catégorique énonce donc l'exigence politique de transformation sociale dans le but d'instituer le règne possible des fins comme règne de la nature

39. *Ibid.*, p. 111-112 et 114-115.

40. *Ibid.*, p. 115-116.

(Ak. IV, 436, note) : « *Darum wird aber auch die Ethik bei Kant keine bloße Moralpredigt, sondern ein kraftvolles Bewußtsein zur Änderung und Umschaffung des Bestehenden*⁴¹. »

L'éthique de Kant mène à sa politique. Adler la présente comme une politique de la culture humaine à universaliser⁴². En raison de l'évolution de la conscience éthique du devoir social, la culture devient le résultat d'un travail social désormais planifié en pleine conscience du but à accomplir. La pensée sociale de Kant qui s'est révélée au plan de sa théorie de la connaissance, de sa philosophie de l'histoire et de son éthique requiert en effet une philosophie de l'action politique afin d'imposer culturellement la logique sociale. Selon Adler, la position politique de Kant implique une conception de la vertu comme capacité à se défendre (*Wehrhaftigkeit*) contre l'ennemi qu'il faut combattre (*bekämpfen*). Cet état d'esprit énergique explique les combats politiques ou culturels de Kant non seulement contre le militarisme et le clergé⁴³, mais encore contre la noblesse et le capital dont il combat respectivement les privilèges et les prétentions exagérées⁴⁴. Adler croit sentir « le souffle de la lutte des classes » lorsque Kant pense « l'injustice des différences d'ordres et les conséquences funestes de la division en classes⁴⁵ » :

*Diese Rechte der Menschheit herzustellen, das ist aber nach Kants Auffassung auch Pflicht und Aufgabe jedes einzelnen selbst. [...] So muß das Recht eine stete Kampfbereitschaft im einzelnen sein, und der Kampf ums Recht ist nur eine Konsequenz des ethischen Standpunktes Kants*⁴⁶.

La sémantique de la lutte pour le droit (*Kampf ums Recht*) traduit dans le langage de la lutte des classes (*Klassenkampf*) l'engagement philosophique de Kant en faveur du droit et de la liberté : se fondant sur le *Conflit*

41. *Ibid.*, p. 119 : « C'est pourquoi l'éthique devient chez Kant non pas un simple sermon moral, mais une conscience pleine de force pour changer et transmuter ce qui existe. »

42. *Ibid.*, p. 121. Le titre du point 1 éclaire ainsi celui du point 5 : p. 83.

43. *Ibid.*, successivement p. 120, 121 et 122-124.

44. *Ibid.*, p. 124-125 (*bekämpft*).

45. *Ibid.*, p. 125-126 (*Ungerechtigkeit der Standesunterschiede und die verderblichen Folgen der Klassenspaltung vs. Atem des Klassenkampfes*). Pour étayer son interprétation, Adler cite des extraits du travail préparatoire aux *Observations à propos du sentiment du beau et du sublime* (Ak. XX, p. 38-40) et un passage tiré du § 31 de la *Doctrine de la vertu* (Ak. VI, p. 454).

46. *Ibid.*, p. 128 : « Dans la conception de Kant, c'est le devoir et la tâche de chaque individu lui-même d'instaurer les droits de l'humanité. [...] Il faut que le droit éveille en chacun une constante disponibilité au combat, et le combat pour le droit n'est qu'une conséquence du point de vue éthique de Kant. »

(Ak. VII, 85), Adler invoque la défense constante de la Révolution française que Kant a soutenue malgré les horreurs commises⁴⁷. En référence à la substitution de l'indépendance (*Selbständigkeit*) à la fraternité mise en avant par la Révolution, Adler défait le malentendu qui répute Kant réactionnaire en raison de sa distinction entre citoyens de plein et de moindre droit. Renversant l'objection, Adler y reconnaît à juste titre une position historiquement déterminée, qui s'explique par la dépendance non seulement matérielle, mais encore intellectuelle ou mentale, des couches salariées envers leurs employeurs : loin de dénier tout droit politique au prolétariat, qui n'existait d'ailleurs pas à l'époque en tant que classe ayant pris conscience de son importance (économique et socio-politique), Kant défend bien plutôt l'exigence sociale de l'indépendance économique comme condition même de la liberté politique, et ce à un moment où il n'existait aucun mouvement autonome d'émancipation dans les couches salariées de la population et où l'*Aufklärung* politique, qui commençait à poindre dans une couche très restreinte du peuple, risquait d'être étouffée par l'émancipation politique brutale de masses dépourvues de culture et d'indépendance.

De ce fait, Kant peut espérer qu'un nouveau principe d'éducation permette d'accélérer le développement culturel ou politique qui vise à rendre tous les hommes libres et indépendants : en définissant par avance dans sa *Pédagogie* (IX, 447) le programme d'agitation et de travail pédagogiques du socialisme moderne, Kant a dépassé les bornes de l'époque bourgeoise⁴⁸. Telle est la conclusion de l'essai qu'Adler consacre en 1904 à la question des rapports entre Kant et le socialisme : la politique kantienne des Lumières est présentée comme un projet présocialiste de formation culturelle des masses qui, actualisé, devient un programme socialiste d'*agitation* et de conscientisation pédagogique qu'Adler mettra d'ailleurs en œuvre à Vienne dans les années 1920.

47. *Ibid.*, p. 129 et note 1, p. 129-130. Adler cite le point 6 de la seconde section du *Conflit des facultés* [1798], dans *Le conflit des facultés et autres textes sur la révolution*, Christian Ferrié (trad.), Paris, Payot, 2015, p. 124-125.

48. *Ibid.*, successivement p. 129-131 et 131-132.

Le cosmopolitisme kantien comme modèle pacifiste

Le marxisme a donné à cette philosophie qui avait toujours voulu être une *philosophie de l'action* la connaissance scientifique des moyens historiques de le devenir⁴⁹. Au lendemain de la guerre, Adler réaffirme que le kantisme implique une philosophie du combat social tout autant qu'une philosophie sociale. Après avoir évoqué comment Rousseau, le grand pionnier de la Révolution, a voulu soumettre la volonté individualiste de tous à la volonté générale, Adler met en avant le combat de la philosophie allemande classique contre l'individualisme⁵⁰ :

*Man übersieht nur, daß diese Philosophie eine solche des kämpfenden, um seine Geltung erst noch ringenden Bürgertum war, nicht aber der satten, herrschenden Bourgeoisie, und daß das kämpfende Bürgertum daher auch nicht individualistisch war, sondern sein Kampf im Namen der Menschheitsziele und Menschenrechte führte*⁵¹.

Adler insiste en particulier sur l'*anti-individualisme* de Kant dont le libéralisme part du sens collectiviste de la doctrine de Rousseau et mène au socialisme de Fichte. Contre la critique marxiste, il démarque ce libéralisme philosophique du libéralisme politique et économique :

*Der Freiheitsbegriff des politisch-ökonomischen Liberalismus ist individualistisch, jener der Kantschen Philosophie ist kollektivistisch (sozialistisch), d. h. der erstere kennt nur das Individuum, und ihm bedeutet Freiheit soviel wie Unabhängigkeit und möglichste Schrankenlosigkeit des Individuums. Der Kantschen Freiheitsbegriff dagegen bedeutet die Bindung des Individuums unter ein Gesetz, das allerdings das eigene Gesetz des Willens ist und eben deshalb Freiheit heißt, weil unter ihm der Wille keiner anderen Gewalt gehorcht als sich selbst. So ist die Freiheit des ökonomischen Liberalismus im Grunde Gesetzlosigkeit, dagegen die des Kantschen Freiheitsbegriffes Autonomie, Selbstgesetzgebung. Welch ein Unterschied zwischen dem Staatsbegriff des Individualismus, etwa eines Wilhelm v. Humboldt, und dem bei Kant*⁵²!

49. *Kant et la sociologie* (1924), p. 189-190.

50. *Les relations du marxisme à la philosophie allemande classique* (1925), p. 144-145.

51. *Ibid.*, p. 144 : « cette philosophie était celle d'une bourgeoisie combattante encore en lutte pour [montrer] sa valeur, et non pas de la Bourgeoisie repus et dominante, et par suite la bourgeoisie combattante n'était pas individualiste, mais menait son combat au nom des buts de l'humanité et des droits de l'homme. »

52. *Kant et la sociologie* (1924), p. 203 : « Le concept de liberté du libéralisme de l'économie politique est *individualiste*, celui de la philosophie kantienne est *collectiviste* (socialiste) : le premier ne connaît l'individu et liberté signifie tout aussi bien indépendance et absence la plus grande possible de limitation de l'individu. En revanche, le concept kantien de liberté signifie que l'enchaînement de l'individu sous

Dans *Kant et la paix perpétuelle* (1924), Adler réfute plus encore le reproche qui est fait à l'idéal kantien de céder à l'utopisme. Loin de penser que l'histoire récente (douze millions de cadavres sur les champs de bataille) aurait réfuté l'idée d'une paix perpétuelle⁵³, Adler soutient avec Kant que cette idée n'est pas une belle chimère sentimentale et délirante (*Schwärmerei*), mais une « possibilité historique », sans pour autant nier la conjoncture historique : à une guerre mondiale épouvantable a succédé, sous le nom de paix, une époque de préparation intensive de la prochaine guerre pendant laquelle la Société des nations s'avère de plus en plus être une institution en charge d'imposer le diktat des vainqueurs, de sorte que prospère au sein du peuple allemand un national-racisme revanchard et antisocial⁵⁴.

En raison de la réputation de la Société des nations à l'époque, Adler atteste l'idée kantienne d'un nouvel ordre entre les peuples qui relierait les États en paix en faisant référence non pas au second article définitif sur le *fédéralisme*, mais à la fin du troisième sur le *cosmopolitisme* (*Ak. VIII*, 360) : la paix comme possibilité historique serait donc moins à attendre d'une institution internationale que de l'internationalisme qui se répandrait parmi les peuples. Dans la lignée de son commentaire de l'*Idee* de 1784, il voit dans la *Paix perpétuelle* de 1795 un schéma d'ordre théorique qui assure une connaissance sociologique du processus historique. Contre l'hypothèse idéaliste du rôle de la morale dans l'histoire, Adler met en avant les chaînes de causalité efficiente qui produiront nécessairement à terme la paix perpétuelle : ne comptant pas sur une amélioration morale du genre humain – il présuppose au contraire un peuple de diables (*Ak. VIII*, 366) – Kant attend la réalisation effective de l'idée de paix bien plutôt de la domination des puissances insociables que constituent, en particulier, le constant armement des États et l'appétit grandissant de profit commercial⁵⁵. Adler affirme que le mécanisme automatique propre au militarisme provoque de lui-même la dialectique

une loi qui est, à vrai dire, la loi propre de la volonté parce qu'en s'y soumettant la volonté n'obéit à aucun autre pouvoir que soi-même. Ainsi la liberté du libéralisme économique est au fond absence de loi alors que celle du concept kantien de liberté est autonomie, auto-législation. Quelle différence par conséquent entre le concept d'état de l'individualisme, par exemple d'un Wilhelm Humboldt, et celui de Kant ! »

53. *Kant et la paix perpétuelle* (1924), p. 241 et 221.

54. *Ibid.*, p. 217-220 (*völkische Borniertheit des Nationalismus*).

55. *Ibid.*, successivement, p. 234-235, 223-226, 224 et 227-228.

qui permet son propre dépassement sous les espèces d'une volonté de démocratie qui permette d'y mettre fin :

*Die Vergewaltigung durch den Militarismus mußte überall, das war der große Gedanke Kants, den Willen zur Demokratie erstarken und schließlich siegen lassen, um durch die Selbstbestimmung der Völker jenem Greuel ein für allemal ein Ende zu bereiten*⁵⁶.

Adler voit donc en Kant un précurseur de la conception marxiste de l'histoire qui garantit que la paix entre les peuples adviendra de l'intérêt qu'ils ont à vivre et à se développer. Certes, Kant se serait illusionné sur le temps nécessaire à la constitution d'une alliance entre les peuples du fait d'une erreur de diagnostic sur l'époque bourgeoise : son erreur, d'ordre empirique, provient de ce qu'il n'a pas supputé la forme capitaliste dans le commerce et décelé la *Bourgeoisie* avide de profit derrière la bourgeoisie citoyenne. Mais, tout en étant fautive pour notre temps, à l'époque donc du surgissement du monde capitaliste-bourgeois, la théorie kantienne pourrait s'avérer correcte pour l'ensemble de l'histoire humaine : selon Adler, Kant a raison de penser que la paix entre les peuples en tant que produit du développement ressortira nécessairement du combat et conflit (*aus Kampf und Streit*)⁵⁷. L'idée d'Adler, c'est que la lutte des classes comme forme d'antagonisme ou d'insociabilité est nécessaire pour engendrer le socialisme comme nouvelle forme de la société sans classe et, donc, la paix entre les peuples :

*Es klingt paradox und grausam, ist aber trotzdem wahr: Nur der proletarische Klassenkampf beseitigt den Staatenkampf, nur der proletarische Klassenkampf bringt den Völkerfrieden. Er ist jene letzte Form der kollektiven Ungeselligkeit, welche die höchste Form der kollektiven Geselligkeit schafft*⁵⁸.

L'inflexion militante imprimée à la description kantienne du procès historique permet à Adler de justifier la lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie capitaliste et son impérialisme belliciste⁵⁹. Il s'agit ainsi de définir la ligne politique d'un socialisme à la fois révolutionnaire

56. *Ibid.*, p. 229 : « Le viol commis par le militarisme devait nécessairement, c'était la grande idée de Kant, renforcer partout la volonté de démocratie et lui permettre finalement de vaincre afin de mettre fin une fois pour toutes à cette horreur par l'autodétermination des peuples. »

57. *Ibid.*, successivement p. 235, 237-238 et 241-242.

58. *Ibid.*, p. 243 : « Cela paraît paradoxal et cruel, mais n'en demeure pas moins vrai : seule la lutte des classes du prolétariat supprime la lutte entre les États, seule la lutte des classes du prolétariat produit la paix entre les peuples. Elle est la dernière forme de l'insociabilité collective qui crée la forme suprême de la sociabilité collective. »

59. *Ibid.*, p. 246.

à l'intérieur et pacifiste à l'extérieur, favorable à la lutte des classes et hostile à la guerre, de façon à corriger la critique marxiste de l'utopie pacifiste face à la montée des nationalismes et à l'apparition d'un esprit belliciste dans le camp socialiste, au sein de courants social-patriotiques et même social-impérialistes qui déforment le marxisme. De ce fait, Adler mobilise le veto kantien, « il ne doit plus y avoir de guerre », dans le sens du slogan pacifiste, « Plus jamais de guerre ! » (*Nie wieder Krieg!*) :

dieser Pazifismus negiert in keiner Weise den revolutionären Klassenkampf des Proletariats, sondern er unterstreicht ihn vielmehr als das einzige Mittel, den Krieg wirklich zu überwinden. Das ist kein Widerspruch, wie manche gemeint haben, sondern das ist nur eine soziologische, bis auf Kant zurückreichende Erkenntnis⁶⁰.

La constitution socialiste de la société sans classes étant la plus à même de prévenir la guerre, le socialisme serait par conséquent l'exécuteur testamentaire de Kant⁶¹. Le républicanisme kantien a cédé la place au socialisme révolutionnaire et le fédéralisme au pacifisme de peuples émancipés de l'oppression de classes.

Conclusion

L'interprétation du kantisme que Max Adler propose au cours du premier xx^e siècle reste d'intérêt à notre époque. Adler renouvelle la lecture de Kant en découvrant une pensée sociale aux antipodes de tout individualisme dans un raisonnement transcendantal qui paraissait dépourvu de toute dimension socio-politique. Contre la prééminence de la référence hégélienne parmi les marxistes, il a su montrer la fertilité du point de vue kantien dans une perspective socialiste en proposant une synthèse inédite entre Kant et Marx qui permet d'articuler la prescription normative d'un idéal qui fait sens à la description du processus historique et de son but. À cet égard, Adler a eu le mérite d'avoir refusé de rabattre le schéma newtonien de Kant en amont et la conception matérialiste de Marx en aval sur la spéculation métaphysique de la dialectique idéaliste de Hegel. Car la physique newtonienne n'est pas seulement pour

60. *Ibid.*, p. 246 : « ce pacifisme ne nie en aucune façon la lutte de classes révolutionnaire du prolétariat : il la met bien plutôt en avant comme le seul moyen de dépasser effectivement la guerre. Ce n'est pas une contradiction, comme certains l'ont affirmé : ce n'est bien plutôt qu'une connaissance sociologique qui remonte jusqu'à Kant. »

61. *Ibid.*, p. 247-248.

Kant le fait scientifique au fondement de la théorie de la connaissance formulée par la *Critique de la raison pure*⁶². La philosophie kantienne de l'histoire contient également un moment newtonien : pour Kant, la métaphysique de l'idée du droit se réalise *en fait* grâce à la physique du rapport de force (révolutionnaire) qui fait mécaniquement avancer les affaires socio-politiques⁶³. Adler *présent* que le moment révolutionnaire du conflit déclaré entre les forces opposées, c'est à dire en langage marxiste la lutte de classes du prolétariat révolutionnaire⁶⁴, rend possible le moment des réformes révolutionnaires : les réformes éclairées qui réalisent la volonté générale ne sont *effectivement* possibles qu'à la condition naturelle d'une « occasion » révolutionnaire qui permette de mettre en place de telles réformes fondamentales (Ak. VIII, 373⁶⁵) en accord avec l'opinion publique d'un peuple (Ak. VIII, 451) qui a évolué en raison du développement matériel et moral de la société civile. C'est comme si Max Adler avait ouvert la voie à la reconnaissance en Kant d'un penseur du *réformisme révolutionnaire*.

62. *Kant et la sociologie* (1924), p. 213.

63. Par exemple, p. 86 (1922).

64. *Kant et la paix perpétuelle* (1924), p. 246 (1924).

65. Il s'agit d'une note second appendice de la *Paix perpétuelle* (1795) de Kant : *Vers la paix perpétuelle... et autres textes*, Françoise Proust (trad.), Paris, Flammarion, « GF », 1991, p. 114. L'« appel de la nature » à faire des réformes de fond peut être compris comme une « occasion » à saisir : à propos de ce concept, voir le fragment retrouvé à Cracovie (p. 279, 282 et 284 ; voir aussi p. 299) et le commentaire qui j'en propose (p. 380-382 ; voir aussi p. 385-386) dans *Confit des facultés*, *op. cit.*

Résumés/Zusammenfassungen/Abstracts

Christian Ferrié, *Max Adler entre Kant et Marx : une synthèse inédite*

Intellectuel organique de l'aile gauche du Parti social-démocrate d'Autriche, Max Adler est un marxiste social-révolutionnaire qui s'est engagé contre la guerre et contre le réformisme. Refusant l'hégémonie de la référence hégélienne au sein du marxisme, ce membre du groupe austromarxiste propose au plan philosophique une synthèse originale et paradoxale de Marx et Kant. Avançant en effet que le point de départ apparemment individualiste dans la conscience présuppose une socialité transcendante, Adler décèle chez Kant une pensée sociale dont les prémisses mènent au socialisme. Au plan politique, il soutient que l'idée kantienne de paix perpétuelle ne relève pas d'un idéalisme utopique du fait de la convergence entre les conceptions kantienne et marxienne de l'histoire : dépourvu de tout sens métaphysique, la causalité efficiente du processus historique engendre un but de l'histoire qui est un idéal à poursuivre consciemment.

Max Adler zwischen Kant und Marx: eine originelle Synthese

Als führender Intellektueller im linken Flügel der Sozialdemokratischen Partei Österreichs hat sich der sozialrevolutionäre Marxist Max Adler gegen Reformismus und auch gegen den Krieg engagiert. Der Austromarxist Adler wandte sich philosophisch gegen den vorherrschenden Rückgriff auf Hegel im Marxismus und schlug eine originelle, da paradoxe Synthese von Marx und Kant vor. Adler argumentiert hier, daß der scheinbar individualistische Ausgangspunkt des Gewissens eine transzendente Sozialität voraussetzt: er erschließt bei Kant ein Denken des Sozialen, das im Kern zum Sozialismus führt. Auf politischer Ebene ist Kant's Idee vom ewigen Frieden keineswegs eine Utopie, da die Geschichtsauffassung von Kant und Marx sich nahe sind: ohne jeglichen metaphysischen Sinn, erzeugt die kausale Notwendigkeit des historischen Prozesses ein Ziel der Geschichte, das als Ideal auch bewußt angestrebt werden kann.

Max Adler between Kant and Marx: an original Synthesis

As the leading left wing intellectual of the Austrian Social Democratic Party, the social-revolutionary Marxist Max Adler was committed against reformism and also against the war. The Austro-Marxist Adler turned philosophically against the prevailing recourse to Hegel within Marxism